

011.166



Notre

POLOGNE

revue

RÉDACTION & ADMINISTRATION
LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de l'Épée
PARIS (5^e)

mensuelle

C/G. Postaux : Paris 880-96
Téléphone : Odéon : 62-10

EN POLOGNE :
Bank P. K. O. Jasna 9,
— VARSOVIE, N° 22.000 —

pour la

— ABONNEMENTS —
Les abonnements partent d'Octobre
France : 5 fr. par an
Pologne : 1 zl. 50

jeunesse

Directrice : ROSA BAILLY



UNE PAYSANNE DE ŻYWIEC (Beskides polonaises)
DANS SON AÉRIEN COSTUME DE DENTELLE



Le dernier survivant à Paris des insurgés de 1863, M. JANISZEWSKI, entre M. Kara, Consul Général, à droite, et M. Jastrzembki, légionnaire de Pilsudski, à gauche

UN COLONEL DE 23 ANS

Le 7 mars 1919 est tombé au champ d'honneur le colonel des Légions, âgé de 23 ans, le héros d'un grand nombre de batailles livrées par la 1^{re} Brigade, Léopold Lis-Kula.

Ce jeune héros est aujourd'hui légendaire. Dans sa ville natale, Rzeszow, s'élève un monument représentant le jeune homme, tel le juvénile Bara qui, brandissant son sabre, s'élançait à l'attaque.

Enfant, Lis-Kula grandit dans la maison paternelle dont une des chambres s'ornait des portraits de quatre de ses aïeux qui avaient donné leur vie au cours des insurrections. A 14 ans, il organise, dans la cave de la maison paternelle, des réunions de « conspirateurs » de son âge. A 15 ans, il fait déjà partie des « Francs-Tireurs » et exhorte ses camarades à entrer dans les rangs. En cachette de sa mère, le jeune garçon sortait la nuit pour commander des exercices militaires à ses camarades. Une fois sa mère lui dit :

— C'est très dangereux, mon petit, ce que tu fais là. On te chassera du collège ou on te jettera en prison.

Il répond :

— Maman, il le faut.

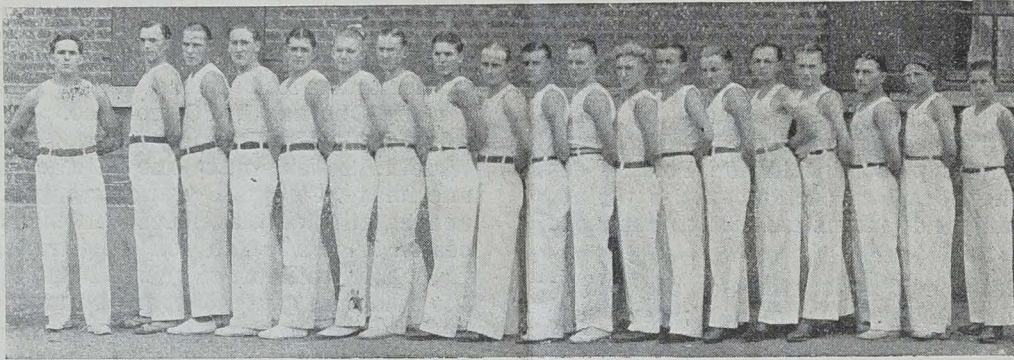
A 16 ans, il est promu sous-officier et prend le commandement d'un peloton. A 18 ans, il est promu sous-

lieutenant et commande une compagnie et à 19 ans, il conduit à l'attaque tout un régiment en remplacement du général Trojanowski, malade. Enfin, après les furieuses batailles de Krzywoploty, Wszachow et Zerniki, et profitant d'un moment de répit, le brillant officier se présente... à l'examen du baccalauréat.

Immédiatement après il repart pour le front. En 1916 il est déjà capitaine et en 1918 se distingue dans les batailles contre les Bolcheviks près de Kovel et sur le Styr où il est déjà commandant. La prépondérance numérique de l'ennemi ne lui fait jamais peur. Il se rue à l'attaque. A Poryck, avec une poignée d'hommes, il s'empare de 7 canons, de 30 mitrailleuses et fait plusieurs centaines de prisonniers. Enfin il s'attaque à la ville de Torczyn, occupée par les Bolcheviks. Il a 60 hommes et l'ennemi dispose de deux régiments. Il attaque la nuit, pénètre dans la ville, s'en empare, et c'est là qu'il est frappé à mort d'une balle ennemie. Ses dernières paroles furent :

— La ville est prise, je peux mourir tranquille.

Telle fut la vie glorieuse de ce jeune héros, adoré de ses hommes, estimé de ses chefs et pour qui le Maréchal Pilsudski avait la plus vive admiration.



Une société de de gymnastique polonaise : Les Sokols de Calonne-Liévin (P.-de-C.), tout prêts à défendre la France comme leurs pères, les mineurs, l'ont défendue en 1914

COMMENT ON DÉFEND LA PATRIE

L'Allemagne menace la Pologne, et pour se défendre, les Polonais offrent au gouvernement tout ce qu'ils possèdent. Les souscriptions pour la défense nationale produisent des sommes considérables.

Les enfants de l'école primaire de Ciezkowice écrivent :

« Nous ne voulons pas que quelqu'un fasse tort à notre chère patrie, et nous voulons l'aider à être forte. Et comme nous n'avons pas d'argent, car nos parents sont très pauvres et que maintenant, avant les moissons, il n'ont même pas de pain, nous avons rassemblé deux mètres cubes de pierres trouvées dans les champs et nous les avons vendues 14 zlotys. Nous envoyons cette somme pour le F. O. N. (Fonds de Défense Aérienne). »

Patrie...

Qu'est-ce donc que cette patrie, pour que les enfants, avec joie, ramassent des pierres afin de lui offrir leur obole ?

Qu'est-ce donc ?...

Depuis longtemps, des penseurs se sont efforcés de la définir. La patrie, ont-ils dit, c'est le pays natal. Ils savaient eux-mêmes qu'ils se trompaient, car souvent la patrie se trouve loin du pays où l'on vit. Alors ils ont dit que c'était le climat, la langue, les gens, la nature, l'architecture, la culture en général. Et cependant, la patrie est quelque chose de plus.

Mais quoi ?...

Simon le chômeur ne s'est jamais posé cette question. La lutte avec la misère l'a toujours absorbé trop complètement. Il épargnait avec peine sou après sou afin de s'acheter des souliers, car les siens étaient depuis longtemps en lambeaux. Tout l'hiver (heureusement pas trop rigoureux), il a marché pieds nus, portant sur le dessus du pied des sortes de bandes qui symbolisaient sans doute des tiges de bottes... comme sainte Hedwige de Silésie... Seulement, ce qu'elle faisait par mortification, lui le faisait par nécessité. Les souliers neufs coûtaient huit zlotys. Simon avait déjà économisé six

zlotys et il comptait bien avoir dans quelque temps les deux qui lui manquaient. C'est alors que vint l'appel : la patrie était en danger. Simon le chômeur réfléchit un instant — pas longtemps —, et l'un des premiers, il vint au bureau de la L. O. P. P. (Ligue de Défense Aérienne) avec ses six zlotys. Il avait honte d'apporter si peu et aussi d'être pieds nus. Il cachait ses pieds sous la chaise, afin que les employés ne les voient pas. Il sortit content. Tant pis pour les souliers ! L'hiver est déjà passé. Avec le printemps, on trouvera peut-être du travail...

De même que Simon, le porteur d'eau de la ville des confins n'a pas réfléchi. Tout ce qu'il possédait, il l'a envoyé au F. O. N. ; et il a seulement signé : « barrique n° 5 ». Et non plus cette servante « en retraite » qui a porté 100 zlotys, les économies de sa vie entière. L'organiste de Lokaczowo a envoyé 20 zlotys et son anneau de mariage. L'ancien militaire des confins n'avait absolument rien à donner, (nous sommes avant la moisson et le pain manque) mais il gardait de précieux souvenirs : une médaille de Kościuszko et le sabre de son arrière-grand-père, ainsi que le brevet de capitaine de cet aïeul, signé par Kościuszko lui-même. Il a envoyé tout cela. Peut-être ces objets intéresseront-ils un collectionneur, et l'argent qu'ils rapporteront sera pour le F. O. N.

Un vendeur de journaux a donné 100 zlotys. L'écrivain public de Kakolewnica, 250 zlotys. Les employés des P. T. T. ont donné gratuitement leur temps après leur service et un mois de salaire.

Tous les fonctionnaires, employés privés, civils, militaires, tous, même les concierges, ont donné un mois de traitement.

Les domestiques ont donné deux mois de gages. Un invalide de guerre « voulant que la Pologne soit forte » a envoyé 100 zlotys. Les tuberculeux du sanatorium d'Otwock ont donné ce qu'ils ont pu. Qu'importe qu'ils

soient faibles et qu'ils n'aient plus que peu de temps à vivre ? La patrie doit rester grande.

La nouvelle du danger couru par la patrie est venue jusqu'aux écoles. Dans les classes, un frémissement a couru. L'instinct de la race, de la tribu polonaise a parlé : de milliers d'écoles, des milliers de lettres sont venues ; des coins les plus lointains de Polésie, des forêts des Karpathes, des lacs cachoubes, des plaines de Mazovie. Des milliers de mains enfantines ont tracé maladroitement :

« Monsieur le Maréchal, nous avons appris que la Pologne a besoin d'argent pour ses avions ; nous vous envoyons donc 18 zlotys et 60 groszy. »

« Vive l'armée polonaise ! » écrivent les enfants de Mrocza et ils envoient un « prêt sans remboursement » de 21 zlotys 47 groszy !

« ... Nous avons économisé pendant quatre mois pour faire un voyage à Varsovie ; mais quand nous avons appris par la radio qu'il faut de l'argent pour les avions, nous avons décidé d'envoyer le nôtre pour que vous construisiez beaucoup d'avions, et que la Pologne n'ait à craindre personne... »

Les enfants de l'école de Pruszkowo envoient 20 zlotys et demandent à monsieur le Maréchal d'appeler un des avions : « L'enfant polonais ».

L'école d'Okec écrit : Cher Monsieur le Maréchal. Nous voulons que la Pologne soit forte ! »

« ... Nous, enfants d'une école de Polésie, village de Jaglewice, nous voulons aider aussi notre chère aviation et nous envoyons 17 zlotys. Ne soyez pas étonné que nous envoyons si peu, mais, vraiment, nous n'avons pas d'autre argent... »

« Monsieur le Général en Chef, écrivent les enfants de Hordziec, nous sommes pauvres ; parfois il nous manque cinq groszy pour acheter un cahier, mais, quand nous avons appris que la Pologne avait tant besoin d'argent, quelques uns d'entre nous ont apporté seulement un œuf, mais enfin nous avons recueilli assez pour acheter un bon. Nous voulons montrer que nous aussi nous aimons la Pologne ! »

« Cher monsieur le Maréchal ! Nous, enfants de Podlachie, nous vous annonçons que, comme il se doit, nous avons acheté un bon de l'emprunt de la Défense contre avions. »

« Mon Général, je lis tous les jours les journaux, et ce qui m'intéresse le plus, c'est le sport et la politique. Je ne suis déjà plus si petit : j'ai huit ans ; je voulais aller à la guerre, mais papa ne m'a pas permis. J'ai lu dans le **Courrier** que le gouvernement a besoin d'argent pour construire des avions, alors je vous prête toutes mes économies que j'ai à la Caisse d'Epargne. Et je vous conseille de vous adresser aussi aux autres en-

fants, car ils vous donneront sûrement, et la Pologne aura beaucoup d'avions, et elle ne permettra à personne de la battre. Et je vous souhaite, mon cher général, de gagner toutes les batailles, quelles qu'elles soient. Bonaventure Chojnacki, d'Ostrolenko. »

Wladimir Kozakiewicz, de la 4^e classe du Lycée de Wysoki Litewski, outre une lettre et de l'argent, envoie une image. C'est une grande composition représentant une bataille aérienne. Les ennemis tombent en morceaux. L'un a perdu son aile droite, l'autre son aile gauche, le troisième sa queue. D'autres sont en flammes. Les aviateurs sautent en parachutes. Les appareils polonais (pour la clarté de la composition, le mot « Pologne » est inscrit sur leurs ailes) survolent victorieusement les ennemis en jetant des bombes énormes.

« Cher monsieur le Général. Je ne voudrais pas qu'il y ait la guerre, car les gens racontent des choses terribles, mais quand j'entends que la Pologne doit s'armer et que tous les Polonais donnent de l'argent pour la construction d'avions et de canons, je pense : pourquoi ne ferais-je pas comme les autres ? Je suis la fille d'un mineur et je vous envoie toutes mes économies, que j'ai gardées depuis la première classe. Et je regrette de n'être pas un garçon, car avant que la guerre éclate, j'aurais peut-être eu le temps de grandir et j'aurais pu être soldat. Halina Cicha, élève de la troisième classe, Joworzno. »

Olenka Szczesniewska, de Chwalibogowo, envoie 10 zlotys, ajoutant : « Je suis petite, donc, mes économies sont aussi petites. Cependant, peut-être vous seront-elles utiles ; je n'en ai pas davantage. »

Les lettres s'accumulent dans les bureaux de la L. O. P. P. par dizaines de mille, affirmant la fierté nationale et l'amour de la liberté.

... Propagande, dira peut-être un malin qui, n'ayant rien donné, se cherche une excuse. Oh non ! Ces lettres sont nées spontanément après l'appel lancé par la radio, comme un réflexe ; elles sont arrivées de toutes parts dès les premiers jours de la souscription, quand on n'avait pas encore eu le temps de faire de la propagande. Il a suffi de savoir que le nombre des avions polonais est inférieur à celui des avions allemands pour que toute la nation se mit en mouvement.

La richesse des moyens techniques ne signifie rien par elle-même. Ses armes et ses fortifications n'ont pas sauvé la Tchécoslovaquie. Par contre, il n'existe pas, sur la terre, de force capable de venir à bout d'une nation animée par la volonté unanime de rester libre.

Un pays pour l'amour duquel les enfants ramassent les pierres des champs peut regarder tranquillement l'avenir. L'existence de cette âme nationale est plus précieuse que les millions versés.

SOPHIE KOSSAK-SZCZUCKA.



LA CONSTITUTION DU 3 MAI 1791

Savez-vous pourquoi le 3 mai a été choisi par les Polonais pour la célébration de leur fête nationale ?

Le 5 août 1772, « au nom de la Très Sainte Trinité », Frédéric de Prusse, Marie-Thérèse d'Autriche et Catherine II procédaient au premier partage de la Pologne.

La Prusse prenait une partie de la Grande-Pologne et toute la région nommée plus tard Pologne prussienne, à l'exception de Thorn (Toruń) et de Dantzic ; la Russie annexait la Lithuanie ; l'Autriche, la Galicie et une partie de la Podolie.

Dans ce qui subsistait de l'ancien royaume de Pologne, le patriotisme se réveilla. Toute la nation se trouva unie dans les mêmes sentiments. En 1788, s'ouvrit la Diète, appelée par les historiens Diète de Quatre Ans, qui devait réformer la structure sociale du Royaume.

Le 3 mai 1791, aux acclamations du peuple, le roi Stanislas-Auguste, escorté des sénateurs et des députés, se rendait à la cathédrale Saint-Jean pour jurer fidélité à la nouvelle constitution.

Celle-ci fit l'admiration de Condorcet, Pitt, Burke, Sieyès, tous les Révolutionnaires français et les grands hommes d'Etat. Elle maintenait un habile équilibre entre un pouvoir central solidement organisé et les aspirations démocratiques des temps nouveaux. Sans opérer de bouleversement social, elle faisait bénéficier toutes les classes de la société polonaise, y compris les paysans, de la protection de la loi. La bourgeoisie obtenait l'accès à toutes les carrières et le droit à la propriété rurale ; la noblesse voyait lever l'interdit sur le commerce et l'industrie et pouvait désormais s'y livrer sans déchéance légale. La liberté des cultes, traditionnelle en Pologne, était confirmée. Le pouvoir royal devenait héréditaire. Et, surcroît de sagesse, tous les vingt-cinq ans, une Diète devait procéder à la révision

de ce système qui pouvait ne pas s'adapter toujours à l'état de la nation.

Une si sage Constitution allait rendre à la Pologne la force et la prospérité.

Mais les réformes se heurtèrent à une opposition vigilante, impitoyable, de la part des puissances de proie. Les travaux de la Diète avaient alarmé Vienne, Berlin et Saint-Petersbourg. Le comte de Stackelberg, ambassadeur de l'impératrice Catherine, écrivit à la Diète que « Sa Majesté s'opposerait résolument à tout changement apporté à la constitution de 1775 » imposée par la Russie.

Cependant, les Polonais avaient conçu de grands espoirs dans la Révolution Française. Déjà, deux écrivains, Kollontaj et Staszyc, s'enthousiasmaient pour la Déclaration des Droits de l'Homme.

La Constitution du 3 mai venait trop tard pour être mise en vigueur, ce qui aurait pu guérir la Pologne des maux qui l'avaient ruinée et la délivrer des menaces extérieures. Elle venait aussi trop tôt, parce que les principes dont elle consacrait l'avènement et qui triomphèrent plus tard, n'étaient pas suffisamment ancrés dans les esprits pour s'imposer. Et l'heure d'un nouveau démembrement allait sonner.

Mais ce serait une erreur de croire que l'œuvre de 1791 fût inutile. Elle n'a certes pas empêché les partages de la Pologne. Mais, pendant plus d'un siècle, elle a donné un aliment aux espérances de la nation polonaise, effacée de la carte de l'Europe. La Pologne du *xx^e* siècle est restée fidèle aux volontés de la Pologne du *xviii^e*, elle en a conservé pieusement le souvenir en instituant comme fête nationale le jour anniversaire de la Constitution du 3 Mai.

UNE POLONAISE A LA SORBONNE

MADAME CURIE ÉTUDIANTE

République Française

Faculté des Sciences. — Premier semestre

Les cours d'ouvriront à la Sorbonne le 3 novembre 1891

Mots magiques, mots chatoyants!...

Avec le petit argent qu'elle a amassé, rouble à rouble, la jeune fille a conquis le droit d'écouter, parmi les innombrables leçons dont l'horaire compliqué couvre l'affiche, celles qu'il lui plaît de choisir. Elle a sa place dans les « salles de manipulations » où, guidée, conseillée, elle peut, sans tâtonnements, manier des appareils, réussir des expériences simples. Mania est maintenant — ô délices! — une étudiante à la Faculté des Sciences.

Au fait, elle ne s'appelle plus Mania, ni même « Marya » ; sur sa feuille d'inscription elle a écrit, à la française, Marie Skłodowska. Mais comme ses con-

disciples ne parviennent pas à prononcer les syllabes barbares de « Skłodowska » et que la Polonaise n'accorde à personne la liberté de l'appeler Marie, elle garde une sorte d'anonymat mystérieux. Souvent, en rencontrant dans les galeries sonores cette fille vêtue avec une distinction austère et misérable, au visage farouche, aux cheveux si légers, si clairs, des jeunes gens surpris, se retournent et demandent : « Qui est-ce ? » La réponse, si réponse il y a, est vague : « C'est une étrangère... Elle a un nom impossible!... Elle est toujours au premier rang, au cours de physique... Elle n'est pas bavarde... » Les garçons suivent des yeux la silhouette gracieuse jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans un couloir, puis ils concluent : « Beaux cheveux! »

La chevelure cendrée, la petite tête slave, demeureront longtemps, pour les étudiants de la Sorbonne,



MADAME CURIE-SKŁODOWSKA

l'unique état civil de leur camarade sauvage.

Mais les jeunes hommes sont, en ce moment, ce qui intéresse le moins cette jeune fille. Elle est fascinée par quelques graves messieurs auxquels elle veut arracher leurs secrets et qui se nomment les « professeurs de l'enseignement supérieur ». Selon la règle honorable de l'époque, ils font leurs cours en cravate blanche, vêtus d'habits noirs éternellement tachés de craie. Marie vit dans la contemplation de ces habits solennels, de ces barbes grises.

Avant-hier, c'était le cours de M. Lippmann, si pondéré, si logique. Hier, elle a écouté M. Bouty, dont la tête simiesque recèle des trésors de science. Marie voudrait entendre toutes les leçons, connaître les vingt-trois professeurs dont les noms sont inscrits sur l'affiche blanche. Il lui semble que jamais elle ne pourra apaiser la grande soif qui est en elle.

Des obstacles imprévus se sont dressés devant elle pendant ces premières semaines. Elle croyait savoir parfaitement le français : elle s'est trompée. Des phrases entières, débitées trop rapidement, lui échappent. Elle croyait posséder une culture scientifique suffi-

sante pour suivre aisément les leçons de l'Université. Mais les études solitaires à la campagne, dans une chambre de gouvernante à « Szczuk par Przanysz », les connaissances acquises en échangeant des lettres avec M. Skłodowski, les expériences tentées au petit bonheur au Musée de l'Industrie et de l'Agriculture ne sauraient remplacer le solide baccalauréat des lycéens de Paris. En mathématiques et en physique, Marie découvre des trous énormes dans son savoir. Comme il va falloir travailler pour conquérir le titre magnifique qu'elle convoite à tous les instants : Licenciée ès-Sciences!

Aujourd'hui, Paul Appell fait son cours. Clarté de l'exposition, pittoresque du style. Marie est arrivée une des premières. Dans l'amphithéâtre en gradins, qu'éclaire chichement la lumière de décembre, elle a choisi une place en bas, près de la chaire. Elle dispose méthodiquement son porte-plume, et le cahier recouvert de toile grise sur lequel, tout à l'heure, elle prendra des notes, de sa jolie écriture régulière. D'avance elle se recueille, elle concentre son attention, sans même entendre autour d'elle le bourdonnement grandissant des bavardages, qu'interrompt brutalement l'entrée du professeur.

Il est surprenant, le silence tendu que certains maîtres savent créer... Les jeunes hommes courbés, aux beaux visages fripés par le travail intellectuel, inscrivent à mesure les équations que trace au tableau la main du savant. Il n'y a plus ici que des élèves passionnés. Place aux mathématiques!

Dans son habit rigide, avec sa barbe carrée, Appell est superbe. Sa voix calme articule chaque syllabe avec un peu de lourdeur alsacienne. Ses démonstrations sont si élégantes, si claires, qu'elles semblent escamoter les périls et réduire le Monde à merci. Puissant, tranquille, il s'aventure dans les régions les plus ténues de la connaissance, il jongle avec les chiffres, avec les astres. Et comme les images ne lui font pas peur, il dit d'un ton naturel, en accompagnant les mots d'un geste aisé de grand propriétaire :

— Je prends le soleil et je le lance...

A son banc, la Polonaise a un sourire d'extase. Sous le vaste front bombé, ses yeux gris, si pâles, s'illuminent de bonheur. Comment peut-on trouver la Science aride? Est-il quelque chose de plus ravissant que les règles immuables qui gouvernent l'Univers, et de plus admirable que l'intelligence humaine, capable de les découvrir? Comme les romans paraissent vides et les contes de fées privés d'imagination, auprès de ces phénomènes extraordinaires, reliés entre eux par des principes harmonieux, de cet ordre dans le désordre apparent... Un élan qui ne peut se comparer qu'à l'amour jaillit de l'âme de la jeune fille vers l'infini du Savoir, vers les choses et vers leurs lois.

— Je prends le soleil et je le lance...

Pour entendre cette phrase, prononcée par un savant paisible et majestueux, il valait la peine de lutter et de souffrir au loin, pendant toutes ces années.

Marie est parfaitement heureuse.

EVE CURIE.

(Extrait de : Madame Curie).



Que faisons-nous pour l'amitié Franco-Polonaise ?

DES NOUVELLES DE NOS AMIS

Thadée Bukowski, qui fut si longtemps président des Amis de la France au lycée de Wagrowiec, nous écrit de Bydgoszcz, de l'une des casernes du 61^e régiment d'infanterie :

« Pardonnez-moi, nous dit-il, mes courtes et rares lettres. La cause en est que je n'ai pas de temps. Je travaille comme élève officier pour ma Patrie de l'aube jusqu'au soir. Le service est dur, mais je suis fier d'être soldat, d'être prêt à défendre la Pologne.

« Mon service militaire fini, je veux étudier à l'Académie du Commerce de Varsovie, et puis travailler pour l'amitié franco-polonaise ».

Il termine sa lettre par un « Vive la France » bien senti.

Nos saluts au cher Thadée!



THADÉE BUKOWSKI

LE CŒUR DE LA FRANCE

(Nous recevons d'un étudiant polonais qui a voyagé en France une si belle page que nous voulons vous en donner lecture).

... Enfin, à Vintimille, la France nous ouvrit ses frontières.

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?

— Non. Mais voyez vous-même.

— Bon. Passez, s'il vous plaît.

C'était donc la France, la vraie France, si attendue, je ne sais combien de temps — depuis les premiers rêves de l'enfance.

Nous suivons les bords de la Méditerranée, la célèbre Côte d'azur, dont nous allons faire bientôt la connaissance... Menton, oui, je me rappelle sa plage pleine de galets... Monte-Carlo, tristes souvenirs de la perte du grand capital : 150 f... Monaco, je sais bien : le palais du Prince et cette fameuse bière... Nice, c'est ça — la nuit blanche, la promenade des Anglais — Cannes, ah! c'est ici : Boulevard Carnot et « notre » Colège.

Les cours de vacances. La lecture des « Précieuses

ridicules ». Les conférences de M. Bourilly sur Romain Rolland. Magnifiques conférences, inoubliables!

Tout près de Cannes : les îles Lérins avec les moines qui se sont retirés là, dans cet ancien berceau du christianisme. De l'autre côté, un petit village montagnoux, Gourdon, caché parmi les roches, et ses habitants, gens d'une autre époque et d'une autre manière de vivre. Pas très loin à l'occident : Fréjus. Les arènes romaines sont aujourd'hui le théâtre des courses de taureaux.

Etait-ce assez, un mois pour tant de curiosités ?

Etait-ce trop peu pour admirer ensuite Marseille, Arles, Carcassonne, Toulouse, Paris ?

Paris, la « huitième merveille » du monde contemporain.

Il faut être né à Paris pour ne pas apercevoir toute sa beauté. Il faut être Parisien pour passer les boulevards sans savoir qu'ils sont magnifiques et uniques. Il faut habiter toujours Paris pour pouvoir dire :

— Je n'ai pas le temps de l'admirer!

Mais, pour un étranger, visiter Paris, c'est le grand événement de sa vie. Notre-Dame, l'Institut, la Tour Eiffel, le Trocadéro, le Louvre, le Luxembourg, les Invalides, l'École Militaire, la Madeleine, le Sacré-Cœur, l'Opéra, le Palais-Royal... à quoi bon citer tout cela ? Nous nous souvenons de tout Paris — depuis la rue Blondel jusqu'à la rue Soufflot. Entre ces deux limites — il est compris tout entier.

Le plus beau de tout Paris, donc de toute la France, reste dans mes souvenirs, naturellement, le Panthéon. Et si je me trouve encore une fois à Paris, ça sera vers le Panthéon que je dirigerai mes premiers pas.

Je me le rappelle bien. Ce temple si vide en comparaison avec les grands boulevards, silencieux, plein de majesté mortelle. Une fois entré, on est pris d'un silence qui pénètre jusqu'au fond du cœur. L'écho porte le bruit des pas d'un rare visiteur. On entend une fillette lire la description de la mort sur le bûcher à laquelle fut condamnée la Pucelle d'Orléans

Au milieu du Panthéon, sous la magnifique coupole dominant toute la ville, me ravit un groupe de statues. Parmi eux s'élève une femme qui tient le glaive dans la main droite, la gauche appuyée sur le faisceau des licteurs. Les citoyens, qui sont à sa droite, les mains tendues en salut d'homme libre, les fronts levés avec dignité, semblent dire :

— Salve, libertas!

A gauche, les soldats, vieux vétérans, aux visages couverts de cicatrices, les héros semblables à Mars, l'arme à la main, précèdent leur général en chef, qui de la main désigne l'ennemi ou plutôt, la victoire, qu'ils regardent avec une volonté recueillie.

N'étaient-ils pas vivants, ces héros, qui avaient défendu leur liberté à Tours, à Poitiers, à Marengo, à Verdun ?

Transporté par cette œuvre splendide, je mis ma main dans celle d'un soldat et — chose extraordinaire! — je sentais le sang circuler dans cette énorme main de gypse.

Alors je sus qu'ici, sous la coupole du Panthéon, dans ce groupe d'hommes libres, saluant la liberté et la défendant, battait le grand cœur de la France éternelle.

Varsovie.

WIESLAW PYREK.

LA "ROTA"

(LE SERMENT)

Les Polonais n'ont jamais accepté de vivre sous le joug étranger. Ils ont combattu leurs oppresseurs en toutes occasions, et par tous les moyens.

Avant la guerre, un monument fut élevé à Cracovie, par les soins de l'illustre pianiste Ignace Paderewski, à la mémoire du roi polonais Jagiello, qui fut vainqueur

des Allemands à Grunwald, en 1410. Pour l'inauguration, on chanta un poème de Marie Konopnicka, pour lequel le compositeur Félix Nowowiesjski avait écrit un air d'une sombre beauté. Ce chant, intitulé : « Le Serment » (Rota), devint en quelque sorte l'hymne des opprimés résolus à reconquérir leur liberté.

The musical score is written on four staves. The first staff is the vocal line, starting with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature (C). The lyrics are written below the notes. The second staff is a piano accompaniment line, starting with a treble clef and a key signature of one flat. The third staff continues the piano accompaniment. The fourth staff is a bass line, starting with a bass clef and a key signature of one flat. The lyrics are: "Nous n'abandon- ne - rons jamais Terre et langue na - ta - le Nous, peu ple d'un sang po - lo - nais, d'une souche roy - ale ! Pour repousser l'as - saut germain Que Dieu nous soit en aide ! Que Dieu nous soit en aide !"

Nous n'abandonnerons jamais
Terre et langue natale,
Nous, peuple d'un sang polonais,
D'une souche royale!

Pour repousser l'assaut germain
Que Dieu nous soit en aide! (bis)

Jusqu'au dernier sang de nos cœurs,
Nous défendrons notre âme!
Tant, qu'enfin nous serons vainqueurs
De la ruée infâme!

Chaque seuil devenant un fort,
Que Dieu nous soit en aide!

Nos fils ne seront pas Germains,
Et nous souillés de honte.
Notre cohorte est pour demain,
C'est l'esprit seul qui compte!

Lorsque résonnera le cor,
Que Dieu nous soit en aide!

Nous subirons les mauvais jours ;
Tout pour notre allégeance!
De notre sang, de notre amour,
Germera la vengeance!

Sonnez, clairons de liberté,
Que Dieu nous soit en aide!

